

Sébastien THOMAS

Qu'est-ce qu'on a à perdre ?



Sébastien THOMAS

Qu'est ce qu'on a à
perdre ?

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8562-5

Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Chapitre 1 – RETROUVAILLES.....	7
Chapitre 2 – UN SEUL ETRE VOUS MANQUE.....	11
Chapitre 3 – BALLE PERDUE.....	25
Chapitre 4 – DETOUR ET RETOUR	33
Chapitre 5 – LE BEURRE DANS LES EPINARDS	39
Chapitre 6 – LE PRINTEMPS N’A PAS D’AGE	49
Chapitre 7 – CHASSEZ LE NATUREL	57
Chapitre 8 – MIRAGE, VIRAGE, RIVAGE	75
Chapitre 9 – DEUX POUR LE PRIX D’UN	85
Chapitre – 10 PINCE MOI.....	93
Chapitre 11 – NOUS PARTIMES CINQ CENT.....	101
Chapitre 12 – COUP DE THEATRE	119
Chapitre 13 – SCENE DEMENAGE	129
Chapitres 14 – RENCONTRE DU TROISIEME TYPE	143
Chapitre 15 – INQUIETUDE OU QUIETUDE....	155

Chapitre 1

RETROUVAILLES

– Non ?! Oh ! Arrête ! Tu me fais marcher... Mr Forchon, le vieux célibataire qui avait l'usine de produits asiatiques, il a viré sa cuti ???!! En voilà une bien bonne alors... et il le clame ouvertement? Décidément c'est une perle, lui qu'on prenait pour un John Wayne de campagne mal dégrossi... la bête s'est réveillée... haha !

– Arrête Maggie, comme d'habitude tu en rajoutes des tonnes là !... Mais j'avoue, tu me fais rire ! On en voit vraiment des vertes et des pas mûres de nos jours. Probablement encore plus que du temps où j'exerçais encore, les gamins comme les vieux sont sujets à de sacrées extravagances ! »

– Ça me fait vraiment plaisir de te voir, Camille, tu sais, ça fait longtemps que l'on n'a pas passé de temps vraiment ensemble. C'est dommage que Gilles n'ait pas pu venir... »

– Oh, tu sais comment il est, il a ses sautes d'humeur, mais il avait prévu d'aller pêcher un week-end avec son ami Thierry depuis des lustres et,

comme ce dernier est en pleine convalescence, il ne pouvait pas annuler... Enfin, je crois qu'il aurait quand même du venir, il n'a pas vu Harry depuis si longtemps. Il vous embrasse bien en tout cas tous les deux, tu sais bien qu'il vous adore...

– Oui, Enfin surtout de loin...

– Maggie !

– Enfin Camille... Il n'est juste pas toujours facile à suivre...

– ... C'est son côté attachant ! Sans ça, la vie serait bien moins drôle et... triste...

Finit par lâcher Camille, un brin défensive et résignée tout à la fois.

– On est encore loin là ? J'avoue que je ne me souviens plus trop...

– Non, encore une petite dizaine de kilomètres à travers la campagne, une belle balade en somme...

– Tu l'as dit, c'est un bonheur ce paysage, tellement apaisant, tellement reposant. Je me suis toujours fait la réflexion, mais franchement, vous aviez vraiment dégotté un havre de pays ici et tout ça à trente minutes à peine d'un aéroport.

– Et comment se porte Harry ? Il est toujours autant plongé dans ses boursicotages de fourmis ? Ça paye la retraite !

– Oh, ça va ! C'est ce qui le tient, tu le sais bien, et puis c'est une manière pour lui de garder un tout petit doigt de pied dans l'action, enfin... le système dans lequel il a plus ou moins vécu toute sa vie... Il aura probablement passé plus de temps à parler à des investisseurs financiers et autres grands pontes qu'à sa femme, celui-là !

– Tu exagères...

– Et tu as du reste toujours un contact avec là haut ?

– Tu me fais rire quand tu en parles, Camille, j'ai toujours avec toi l'impression que je suis en direct avec le Saint Père et tous les anges au-dessus de lui !

– Tu n'as pas tout à fait tort, tu sais... Laisse moi un peu croire que ce bel organisme pour lequel tu as dévoué ta vie a cette petite part de divinité !

– Et bien, je me tiens au courant, de loin en loin tu sais... enfin, peut-être un peu plus que ça, mais ce ne sont que des correspondances. On me demande conseil de temps en temps car le programme de développement et d'insertion des orphelins fait des petits maintenant, et ils veulent le développer ailleurs.

– J'te retrouve bien là. Toujours aussi attachée à ta cause, ma vieille !

– Oh ça va ! Oui, on vieillit, mais à près de soixante dix ans, je ne vois pas pourquoi je devrais tourner le dos à tout ça, c'est ma vie. Maintenant, je mesure mon investissement, dirons nous... et puis, ça te va bien de dire ça, tu vas peut-être me faire croire que tu as rangé ton stéthoscope ?!

– Ah, ça oui, mais par contre, je fais du bénévolat...

– ... Dans l'association ?

– Eh oui ?

– Et ça progresse ? C'est vraiment une sacrée aventure que tu avais montée... tu arrives toujours à mixer des jeunes et des vieux comme nous pour aider ?

– Oh, oui, avec le temps ils ont structuré ça, il y a des antennes dans tout le pays maintenant qui aident

ces p'tits gamins malades à continuer à bosser un peu pour ne pas tout perdre.

– La force tranquille, c'est toi tout craché. Déjà, petite, alors que j'éclatais à la moindre contrariété, ta patience de sœur te faisait aller ou tu voulais...

– Oui, c'est ça... Enfin on en est loin maintenant, c'est bien derrière nous... on vieillit...

– Bon alors le programme de ces quatre jours, Maggie ?

– D'abord, je t'emmène au marché couvert, tu vas voir, c'est comme quand on était gamines ! Des étals à la Zola et des commerçants tout ce qu'il y a de plus aimables avec les mamies, après on...

– ... Attention Maggieeee, le... !

Chapitre 2

UN SEUL ETRE VOUS MANQUE

Il regarda la voiture partir dans l'allée et disparaître au milieu des arbres. Quelques instants plus tard, il se retourna et marcha le visage impassible vers la maison comme si de rien n'était.

Il referma la porte derrière lui, ne fit pas attention au silence quasi parfait qui régnait dans toute la maison. Il jeta un œil à sa montre, il était midi et demi, il n'avait pas encore remarqué ce silence ni le fait que pour une fois, la première fois, ça ne fleurait pas bon la cuisine à cette heure-ci dans l'entrée.

Il allait ouvrir la bouche pour appeler Maggie et lui demander, comme d'habitude, à quelle heure était prévu le déjeuner alors que tout était réglé comme du papier à musique, et aussi pour mettre la main à la pâte et finir les derniers préparatifs. Il adorait voir sa femme s'affairer aux fourneaux, la radio hurlante dans la cuisine, comme un petit général qui dirige son régiment d'une main ferme mais sûre. Ça lui donnait envie de s'immiscer dans cet univers, et elle le gratifiait même de régulières leçons de cuisine sur le

tard, qu'il avait prises avec délice sans jamais broncher. On ne contrarie jamais un général sur son champ de bataille, encore moins lorsque son sourire vous désarme complètement, et ça depuis des décennies.

Ses yeux se fixèrent alors sur l'escalier et prirent une teinte terne et figée. Il ne bougeait plus. Rien ne sortit de sa bouche ; il rattrapa in extremis le début d'un son qui allait sortir.

Un frisson glacial le parcourut et ce n'est qu'à cet instant qu'il comprit enfin l'ampleur du désastre qui s'était abattu ces derniers jours et ses conséquences. Il était désormais seul... face à lui-même, face à sa vie ou ce qui en restait. Sa moitié était partie et ce vertige lui fit perdre pied.

Là, frappé de plein fouet, son édifice était plus qu'endommagé, et, en ligne de mire, il se rendait compte que la fin était peut-être plus proche qu'il ne l'avait envisagée.

Il venait presque de vivre une demi-mort en perdant cet être exceptionnel qu'il aimait tant.

Quelques jours passèrent où, seul, il reçut bien entendu quelques coups de téléphone chaleureux et simples de la famille proche et de Jean, comme pour s'assurer que la vie n'avait pas vidé les lieux. A soixante-neuf ans, on n'avait pas fini de vivre, lui disait presque son fiston, mais là n'était plus la question.

Si la vie n'avait pas vidé les lieux, il faudrait alors lui donner une raison de rester encore un peu, s'activer le temps de remettre les cases dans le bon ordre, et attendre... Attendre sans sourciller que la mort, qui était passée si près, vienne à son tour

frapper à sa porte. Il se disait que la fin ne devait pas être bien loin. Au final, le seul lien ténu qui le reliait encore un peu à la vie malgré son désarroi, c'était ces coups de fils où il entendait les petits brailler derrière, et son fils se débattre en silence après la mort de cette mère chérie. Ça lui faisait quelque chose.

S'il ne pouvait plus vraiment attendre grand chose pour lui, il le ferait pour eux, ses proches, un peu loin mais si chers à ses yeux.

Pris d'une frénésie surprenante il chercha alors à s'attaquer au plus évident. Cette maison devait rester accueillante, comme elle l'avait toujours été.

Cette bâtisse qu'ils avaient achetée tous les deux sur un coup de tête dès leur première année de mariage, c'était son âme à elle et son havre de paix à lui, entre Paris, Londres et toutes les autres destinations qu'ils avaient connues. C'était leur bulle à eux, où ne pouvaient interférer que les personnes qui étaient là les bienvenues. Un petit écrin sans prétention que l'on garde pour offrir à ceux que l'on estime dignes de le découvrir.

Il se mit donc en tête d'effectuer les quelques travaux qu'il avait toujours voulu mener à bien depuis sa retraite, mais que le temps avait relégués dans le grenier de sa mémoire parmi « les choses à faire impérativement... un jour ».

Ce qui l'animait, pensait-il, c'était cette volonté, ce désir de conserver cette petite bicoque aussi vivante et chaleureuse que possible pour que les générations suivantes aient envie d'y venir, y passer un moment, que ce soit à leur tour, pour eux, un peu un havre et non une maison pleine de vieux os qui sent la naphthaline et le patchouli. Enfin, c'était ce qu'il

pensait, mais derrière cette évidence se cachait aussi sa propre peur de la solitude. Maintenant seul, il ne savait plus s'il souhaitait être oublié ou garder une petite place quelque part dans le cœur des siens... « à quoi bon ? » finissait-il par se murmurer.

Par où commencer ? La chose qui lui parut la plus évidente fut de poncer les fenêtres pour redonner un coup de jeunesse à cette façade. De la peinture vert anglais comme fard à paupières, du vernis pour la finition comme mascara...

Poncer, gratter, refixer. Mais comme quelqu'un qui essuie trop fort ses verres de lunettes, ils finissent par se rayer, s'user. Dans son cas, ce n'était pas les volets qui s'usaient mais lui. Physiquement, il était diminué et le mesurait un peu plus chaque jour.

Tout ce bricolage du dimanche, il le faisait avec une application méticuleuse et naïve, prêtant attention au moindre petit détail, c'était sa manière d'être. S'atteler à la tâche jusqu'au bout, pas forcément dans une recherche vaine de la perfection mais plutôt dans la quête d'un équilibre harmonieux dans tout ce qu'il faisait ou entreprenait.

Alors qu'il allait attaquer un autre volet, son obnubilation le frappa ; il sortit de cette torpeur oppressante avec frayeur. Cette frénésie mécanique ne lui ressemblait quand même pas complètement. Il sentit alors sa nuque se raidir et se glacer, et, une fois de plus, ce frisson étrange, qu'il prenait pour de la fatigue, lui parcourir l'échine.

Malgré l'âge, malgré l'expérience accumulée et sa vie plutôt bien remplie, il leva les yeux au ciel car il commençait à comprendre. C'était donc ça, la tristesse infinie et le long chemin du deuil personnel,

que la fuite en avant ne comblerait jamais. Il en avait vécu et vu des choses dans sa vie et avait toujours eu ce don miraculeux, cette faculté rare qui consistait à anticiper les épreuves ou les chagrins avec un petit temps d'avance pour mieux les contenir, les cerner, les contourner. Cette aptitude à relativiser, à courber l'échine pour parfois mieux résister à l'adversité et réagir en suite.

Avec une bonne moitié de sang britannique dans les veines, c'était bien là, la plus belle qualité qu'il en avait gardée, ce fameux flegme parfois si incompréhensible, jugé à l'extrême froid et distant, et pourtant vital pour lui.

C'avait été toute l'histoire de sa vie, de sa passion pour son métier. Du premier jour où il avait débuté sa vie professionnelle et où on l'avait parachuté sur un cas de redressement d'une firme. Il n'était qu'un bleu qui n'y connaissait que peu de choses théoriques et ne savait pas quoi faire de sa vie.

Il avait appris, beaucoup, et malgré la difficulté de cette première tâche il avait senti que l'analyse, l'action, le sauvetage pour continuer à faire progresser une usine, un secteur ou même tout un groupe, c'était ça qui le ferait se lever le matin.

Comme un médecin urgentiste qu'on place devant un cas sans espoir ou, peut-être plus encore, comme un pompier face à l'incendie. Bon, avec quand même en ligne de mire, la satisfaction à demi avouable de gagner de coquettes sommes.

C'était bien comme cela qu'il se voyait au fond de lui-même, et ça le faisait sourire. Un pompier économique, des prémices de l'ouverture des trente glorieuses au grand frisson plus récent de la

mondialisation. Une pointe d'orgueil à moitié contenue, c'était aussi ça Harry. Péché qu'avec l'âge il se pardonnait ou noyait dans son pragmatisme un peu cupide.

Essayer de stopper l'incendie, le contenir, le cerner. Et quels risques, il n'avait pas toujours vaincu. Son savoir-faire l'avait amené à devenir une sorte d'éminence grise, un chevalier, un peu blanc, parfois plutôt gris. Celui à qui on faisait appel de manière confidentielle pour essayer de redresser la barre coûte que coûte, pour quitter des eaux sombres et houleuses où le navire était à la dérive au bord du naufrage. Une sorte de témérité, de ténacité, toutes françaises celles-là !

Ainsi, il avait construit son propre système d'analyse : anticiper le mieux possible. Sa recette résidait dans l'attention qu'il apportait au détail, dénicher le grain de sable, aussi petit soit-il, qui avait déclenché une telle chaîne de catastrophes. Pas de compromis, une ligne à suivre, et s'y tenir le plus objectivement possible. Le tout bien sûr enveloppé de ce flegme énigmatique qui l'amenait toujours à une solution, aussi difficile soit elle. Et savoir garder la tête froide malgré les enjeux et la pression du moment. Bûcher, abattre des heures, des jours, des mois durant, un travail de bête pour dénicher le nœud. Tout travail méritant salaire, il saurait se rétribuer.

Tout ça lui revenait, comme un flashback. Une introspection qu'il n'avait jamais vraiment pris le temps de faire, au milieu de ses certitudes, de sa peinture verte et de ses volets démontés éparpillés sur du papier journal.

Cette vie là l'avait amené à parcourir le monde, à être dans des sphères d'influence fermées ; mais il n'était pas de ceux qui aimaient être vus, il tenait trop à son indépendance.

Il se souvint aussi soudainement de cette fois... Il avait déjà commencé à travailler de manière indépendante avec une équipe restreinte et s'était retrouvé dans une situation très délicate où la boîte était au bord de la faillite. La stratégie restait stérile et la production n'était plus assez compétitive. Le cas semblait perdu d'avance. Après des semaines à analyser le problème sous toutes les coutures, à lutter contre ce feu qui menaçait de réduire en cendres toute cette bâtisse, la seule solution, extrême mais nécessaire, qui lui apparaissait était de licencier la moitié du personnel et donc de fermer l'un des sites. L'un des pires cas, et pourtant c'était ça ou l'incendie risquait de tout dévorer jusqu'aux fondations.

A cette époque, il était déjà difficilement influençable, au risque de passer pour obtus. Animé par la morgue de ceux qui ne sont pas encore tombés, il ne craignait pas grand chose et savait prendre des décisions là où d'autres pouvaient être tentés de reculer ou d'attendre.

Il avait donc présenté son projet à huis clos à la direction qui, après mûres réflexions, avait choisi de l'adopter.

Le matin de l'annonce au personnel, il avait eu une dernière entrevue avec le président pour préciser les modalités du plan à prendre avec des pincettes.

Il sortit de là presque soulagé, avec l'impression d'être allé au bout et d'avoir honoré son contrat. C'est alors qu'en sortant du hall un homme, seul, semblait

l'attendre. Il connaissait vaguement de vue ce visage qu'il pensait être un des porte-parole du personnel.

L'homme paraissait calme mais déterminé et fit un pas vers lui. Harry lui fit un léger signe de tête sans raison, pour le saluer, et allait sortir avec les quelques autres membres de l'équipe quand ce dernier l'interpella :

« Excusez-moi de vous déranger, je ne suis pas censé savoir qui vous êtes mais je crois que vous savez qui je suis et je tenais juste à vous dire un mot... »

Il ne s'était jamais retrouvé dans ce genre de situation mais savait bien que cela finissait un jour par arriver. Il sentait ce qui allait suivre, une diatribe acerbe et moralisatrice sur ce qui avait été décidé (comment pouvait-il d'ailleurs déjà être au courant ? On écoutait aux portes dans cette boîte ?) Venant de la part de quelqu'un qui n'avait très certainement pas eu toutes les données du problème en mains...

« Il faut du courage pour faire ce que vous avez fait, Monsieur, surtout avec votre jeune expérience si je peux me permettre. Difficile, malheureusement je crois, de pouvoir prendre une décision moins radicale, je le concède... »

L'homme restait campé en face de lui, sûr, mais pas menaçant, et pourtant on sentait tout ce que cette affaire avait fait peser sur lui aussi. Son ton était clair et parfaitement calme... il reprit...

« ... Cependant, il me reste un goût amer... Oh, pas simplement rapport à la décision et à ses conséquences, mais je crois que vous avez malheureusement oublié une donnée cruciale dans cette crise... »

Harry restait lui aussi impassible, il ne voulait pas être désagréable avec cette personne, mais il n'avait pas l'intention de s'éterniser là car cette mission l'avait épuisé nerveusement. Il se résolut à écouter la suite poliment, par respect peut-être, et puis surtout il ne pensait pas avoir grand chose à se reprocher.

« Quelque chose est pourtant passé aux oubliettes. Cette situation catastrophique de l'entreprise est certainement le fruit de beaucoup de problèmes structurels, mais il y a un facteur qu'il est beaucoup plus difficile d'analyser ou de quantifier, c'est en quelque sorte ce que j'appellerai l'âme de la boîte, celle qui est normalement nourrie et fortifiée par ses têtes pensantes, ses dirigeants, son histoire, ses salariés...

Eh bien, si tout est parti en fumée, c'est parce que cette âme est morte, ce n'est pas une simple histoire de sacro-sainte compétitivité. Depuis plusieurs années maintenant, ses dirigeants ont fait mourir cette âme, l'esprit de groupe et d'entreprise, tout est parti en décrépidité... Quel beau gâchis !

Oh, je ne vous jette pas la pierre, il aurait été bien malvenu pour vous de pointer du doigt ces dirigeants qui vous payent et leur mode de pensée obsolète... Oui, mais voilà, l'aspect purement économique a été je crois un épouvantail qui a caché des incohérences bien plus profondes. C'est alors à qui de prendre les responsabilités et de dire les choses en face ? A qui de montrer la réalité du doigt telle qu'elle est ? Je croyais pourtant qu'un organisme extérieur, tel que celui que vous représentez, aurait peut-être la conscience professionnelle et le cran d'au moins le suggérer...

Pour toutes ces raisons, votre solution, aussi courageuse et structurée soit elle, ne tiendra pas. Voilà, au revoir Monsieur ».

Quelques mois plus tard, l'entreprise avait en effet mis la clé sous la porte, pour être démantelée et vendue pour une bouchée de pain. Tant de travail pour rien, et la conscience pour soi.

Mal à l'aise devant les émotions des autres, il avait pourtant été touché ce jour là par cet inconnu qui l'avait saisi par sa franchise, sa justesse et sa dignité. Il n'avait même pas eu le cran de répondre à cet homme sur le moment, et il lui avait fallu plusieurs années pour bien comprendre la simplicité et en même temps la portée de son propos. L'essentiel et la vérité n'étaient pas toujours du côté de la majorité, et les sirènes du court terme cachaient parfois une réalité bien plus destructrice et difficile à accepter.

Peu de gens l'avaient cerné ou même touché à ce point dans sa vie...

Et tout en essayant de s'insuffler une raison d'être au milieu de ses pots de peinture, et en faisant ce voyage irréel en arrière, il se rendit encore plus compte à quel point, Maggie, c'était tout ça pour lui.

Cette sincérité directe et désarmante, cette capacité qu'elle avait toujours eue de le prendre un peu à contre-pied pour mieux saisir le naturel et le sortir de ses principes. Jamais la langue dans sa poche, jamais langue de bois, mais toujours ce charme, son sens de l'engagement, sa verve et son sourire qui avaient fait qu'il l'aimait tant.

Alors que la fatigue commençait à se faire sentir, il ralentit la cadence et admira ses premiers volets tout vernis. Au moins, ce n'était pas du temps perdu, ils

avaient l'air comme neufs, comme après les premiers travaux qu'ils avaient faits ensemble pendant les vacances lorsqu'ils avaient acheté cette bicoque perdue au milieu de nulle part.

Il se souvint alors de ce qu'elle lui avait dit : « J'espère que j'aurai l'air aussi belle qu'elle quand j'aurai son âge et que tu me regarderas de la même manière! Ne fais pas cette tête mon chéri, je te promets que la prochaine couche sera vert anglais ! »... et, un peu pour elle, c'était ce qu'il faisait maintenant...

Son franc-parler, et sa sincère douceur, c'était ça qui l'avait fait tomber.

Les choses revenaient à lui comme la marée dépose des coquillages usés mais extraordinaires après une grosse tempête. Une nouvelle fois, un souvenir lointain remonta jusqu'à la surface. C'était la première fois où il l'avait rencontrée et où il s'était bien sûr dit que cette femme-là, il allait tout faire pour qu'elle reste le plus longtemps dans sa vie... amer constat aujourd'hui face à son impuissance...

C'était en Asie, il était en repérage pour étudier le fonctionnement d'une usine d'un client, et elle était en mission de reconnaissance pour non seulement mobiliser des fonds mais aussi évaluer le projet de développement d'une école.

Il s'était retrouvé invité à un cocktail officiel à l'ambassade, car son client avait bien sûr ses contacts dans la diplomatie locale. Il n'appréciait que modérément ce genre de réception superficiellement guindée, où les convives sont à chaque fois des acteurs de série B qui entrent en scène et en sortent au fur à mesure de leur prestation, en général trop

egocentriques pour susciter un quelconque intérêt pour les quelques spectateurs. Il avait vaguement saisi que la réception était donnée en l'honneur d'une association reliée à un organisme international pour la protection et l'éducation des enfants. Pas la peine de le cacher, au bout de dix minutes son client l'avait lâché dans cette jungle luxuriante et il s'y ennuyait comme un sourd à l'opéra.

Alors qu'il se dirigeait vers le buffet pour remplir sa coupe pour la troisième fois en cinq minutes, il ne vit pas tout de suite cette jeune femme élancée au regard direct et pétillant qui s'approchait de lui avec allure.

« Bonsoir Monsieur », lui dit-elle, « Maggie Penchois », reprit-elle avec assurance. Pendant un instant il crut rêver. Alors c'était donc ça, dans ce pays, les femmes de classe et de caractère abordent les hommes ! Il faut le voir pour le croire, pensa-t-il.

Il répondit simplement :

– « Harry Balmain ».

– Oui, vous êtes venu avec Leduc et Barstow, vous l'aidez sur un projet économique, je crois. Mais pardonnez moi », dit-elle dans un éclat de rire, « j'en oublie de me présenter et je vois à votre air que vous vous demandez d'où je suis tombée ! Je suis en fait l'hôte de cette soirée... plutôt rasoir ! Vous savez... l'association pour les enfants. Heureusement que c'est pour eux, j'éprouve toujours un peu de difficulté avec ce genre de réception un peu trop officielle et trop collet-monté, où le naturel semble être de mauvais goût si vous voyez ce que je veux dire ».

– Euh, oui, mais je vous rassure, j'ai l'impression que vous avez l'air de parfaitement vous en sortir par rapport à moi.

– Oh, vous savez, c'est un rôle, on s'y fait. Vous êtes donc de passage parmi nous Mr l'Incrusté d'Honneur ?

– Quelques jours...

Qui devaient durer une vie à ses côtés.

Chapitre 3

BALLE PERDUE

Tout était arrivé si subitement... Gilles avait toujours aimé l'imprévu, les coups de tête comme les coups de gueule, mais là, ces derniers jours, c'était un énorme coup de massue qu'il avait pris. La disparition aussi subite et cruelle de Camille avait été comme un ouragan dévastateur qui venait juste de le reposer à terre, vidé, marqué, seul au monde, nu comme un ver.

Ces derniers jours avaient été si irréels, si violents et si forts émotionnellement.

Sa tendre Anna venait de le déposer enfin chez lui. Elle avait tenu à le raccompagner seule, à faire la route avec lui sans François et Mathilda qui sauraient prendre soin l'un de l'autre sans qu'elle soit là.

Elle avait voulu raccompagner son père, pour le soutenir, et pour se rassurer elle-même, pour aussi discuter un peu avec celui qui, derrière ses grands discours, était parfois bien plus mystérieux et sensible qu'il n'y paraissait.

Sans se l'avouer vraiment aussi, elle avait besoin de ce temps seule avec lui pour se rassurer, se sentir encore presque protégée. Elle venait de perdre sa mère adorée et, d'une certaine manière, passer une journée en voiture avec son père, c'était essayer de se remettre sous la protection affectueuse de celui-ci pour quelques instants.

En définitive ils n'avaient que peu parlé pendant le voyage de retour, mais leur silence respectueux en disait long sur ce qu'ils enduraient ; et la simple présence de l'un pour l'autre était un réconfort inestimable, comme une compresse douce qui soulage pour quelques temps.

Il avait d'ailleurs su trouver les quelques mots justes pour la réconforter, lui montrer que le poids de la peine était un fardeau moins lourd quand il était partagé. Il s'était surpris lui-même à être resté si calme, posé, et fataliste lui qui avait toujours eu tendance à ne jamais accepter l'inacceptable.

Deux grosses larmes avaient coulé sur ses joues à elle quand elle l'avait quitté sur le pas de l'immeuble, mais elle avait aussi esquissé un sourire en le serrant dans ses bras et qu'il lui avait dit merci.

Et maintenant voilà, il retournait pour la première fois dans ce bel appartement qui avait perdu toute son âme puisque Camille n'y serait désormais plus.

Il alla jusqu'à la baie vitrée et regarda la mer qui était calme et grise, peut-être en deuil elle aussi.

Il s'assit sur son petit fauteuil en osier, sentit la digue lâcher enfin, sous la poussée de tant de chagrin et de désespoir jusque là contenus. En silence il pleura...

Il ne se réveilla qu'au beau milieu de la nuit, avachi dans son fauteuil, les joues brûlantes, la gorge sèche et le verre de whisky renversé à ses pieds. Il n'eut heureusement pas cette sensation d'amnésie quand on se réveille, où pendant quelques secondes tout redevient comme avant, on a tout oublié, jusqu'à ce que la vague déferlante de la dure réalité vous fouette le visage avec violence.

Non, il se sentait toujours vide, mais après s'être passé une bonne giclée d'eau sur le visage et avoir affronté son regard rouge et bouffi par les larmes, la vieillesse et les vapeurs d'alcool, il serra les poings.

Il devait respirer à nouveau, poser les choses, replonger dans le passé pour le convertir et regarder peut-être un peu devant s'il pouvait encore en avoir la force.

Il ne comprenait pas trop d'où pouvait venir ce sentiment infime et insaisissable qui l'aidait à mieux respirer.

Comme s'il lui manquait quelque chose, comme s'il y avait quelque chose qu'il avait perdu sans jamais vraiment l'avoir trouvé, sans pouvoir mettre le doigt dessus. Et tout ça le ramenait inexorablement vers Camille et ce qu'elle représentait pour lui. Elle l'avait toujours apaisé, cerné, le comprenait, lui avait appris la sérénité et la douceur, telle une main de plume qui venait calmer son âme quand celle-ci bouillonnait ou s'emportait.

Il prit un grand verre d'eau bourré d'aspirine et se remit dans son fauteuil face à la mer. Quelque peu apaisé, des flashes lui revenaient. Il n'y pouvait rien, lancé qu'il était dans une quête du souvenir, ne sachant trop où cela allait le mener.

Le premier qui le saisit venait pourtant de loin, de très loin, mais était si limpide. La mer, c'était sans doute elle qui lui rappelait sa première envie de grand large, d'expédition, d'aventure pour partir à la découverte du monde et de ce qui l'animait : les gens. Il se revit donc partant pour l'Indochine... ses jeunes années où il en avait eu assez de Paris, de la métropole, des modes de pensée de la fin des années cinquante, comme si tout était trop petit, étriqué, limité ; il voulait voir le monde... regarder les autres dans les yeux, vivre le monde et partager ses expériences. Il aimait débattre, il aimait les partis pris, les rencontres, l'action. Rien de surprenant alors qu'une fois ses études de journaliste bouclées, il ait décidé de faire son service et de partir en Indochine pour deux ans. Malin pourtant, il n'aimait pas la chair à canon et, comme il était officieusement (pour l'armée) journaliste et très habile avec un appareil photo, il avait assez rapidement réussi à se faire affecter en tant que photographe terrain. Boulot difficile, très rude, lui qui n'aimait pas trop la discipline... il voulait des sensations fortes et avait vécu les choses les plus terribles, mais aussi les plus fortes et les plus poignantes qu'il n'ait jamais vues, surtout pour un gamin de son âge. Il avait vu l'horreur à vous en filer la nausée, mais aussi l'espoir, pas vain, désuet ou mièvre, mais simple, anodin et en même temps implacable, celui de la vie qui avance, qui reprend ses droits car même dans la pire destruction, on se battait aussi pour l'autre.

Cette vague du souvenir le fit sourire, lui qui ne croyait pas en cette nostalgie de fin de vie qui vous amène, soit à embellir le vécu, soit à en faire la somme pour mieux se rassurer sur une vie remplie

comme on avait pu. Et pourtant, c'était bien ce qu'il faisait, et ce mécanisme lui échappait. En collant son front à la vitre il ne pouvait qu'admettre que c'était en fait dans la nature humaine de faire un jour ce saut en arrière... non pas pour réveiller les morts, mais pour un peu secouer le vivant.

Ces années de guerre l'avaient donc forgé, façonné son caractère parfois engagé, mais dévoué aux autres, à l'écoute du monde, des différences qui nous unissent ou nous déchirent. La photographie n'était qu'une étape de plus dans son parcours de journaliste-sociologue.

Ce petit film qu'il se passait dans sa tête l'amena inéluctablement à sa première rencontre avec Camille... la première fois. On dit toujours qu'il y a une première fois, un déclic, un moment simple mais qui reste gravé... Il n'y croyait pas, lui le petit cynique qui se cachait déjà derrière sa plume et son humour caustique pour se protéger contre les aléas de la vie.

Une journée d'été moite et brûlante, il était en reconnaissance dans un village très proche de la zone de front, une altercation avec des villageois avait mal tourné, et certains avaient ouvert le feu. Avec tout son barda de photographe, il avait oublié son arme de service et courait, commandé par le sergent, pour se jeter à l'abri. Il détalait comme un fou car son instinct et l'adrénaline ne lui avaient jamais fait sentir de manière aussi forte que sa vie était cette fois en première ligne. Un instinct de survie sauvage le faisait galoper comme jamais. Il le voyait ce foutu talus, là à quelques mètres... il y était presque. Il allait s'y jeter quand une balle perdue le stoppa net

dans son cent mètres olympique. Tombé à terre avec une douleur vive et brûlante dans le bas du dos. Son sergent s'était jeté sur lui pour le tirer sans ménagement à l'abri.

Puis plus rien, les tirs avaient aussitôt cessé. Il avait été évacué d'urgence, et la seule chose dont il se souvint, c'était de s'être retrouvé dans un dispensaire surpeuplé, allongé sur le flanc, attendant que quelqu'un daigne bien venir s'enquérir de son état.

Oh, il était vivant, et même bien vivant, vu la douleur qui lui aiguisait l'humeur comme jamais. Il se demandait encore ce qui l'avait le plus exaspéré à ce moment là, cette balle « perdue », tous ces gars agonisant, livrés à eux-mêmes, ou le fait de ne pas voir l'ombre d'une blouse pour s'occuper de toutes ces pauvres âmes ?

Il se serait bien levé pour vertement en toucher deux mots au responsable de service qui, même s'il était dépassé par les événements, ne semblait pas mettre la main à la pâte. Mais sa douleur était telle qu'il ne pouvait même pas s'asseoir.

C'est alors qu'il entendit une voix féminine derrière lui, douce et directe à la fois...

« Alors, vous ne m'avez pas l'air mourant », dit-elle avec douceur en tentant de dédramatiser la situation, comme elle le faisait si bien pour mettre en confiance et apaiser les patients qu'elle croisait.

Il avait déjà pris un air gêné sachant ce que la suite de l'examen allait amener. Il n'avait pas pensé être confronté à une jeune femme dans son état. Mais il n'eut pas le temps de protester ou même de prévenir cette belle âme, qu'il prenait pour sensible et qu'il ne connaissait pas.

« Faites-moi voir ça », elle souleva alors le drap sous lequel était « cachée » toute la partie inférieure de son corps. Et l'air mi-surprise, mi-amusée, elle s'exclama d'un « Ah ! Je vois, douloureux hein, j' imagine bien ? », « Oui, plutôt, enfin vous avez une vue imprenable là ! », dit-il en grimaçant de douleur, de gêne et de rire tant la situation et la réaction de chacun d'eux paraissait inattendue.

Une bonne balle dans le postérieur et plus précisément le gras de la fesse droite. Rien de bien grave, la blessure était superficielle, mais bon, il fallait bien avouer que là, la situation était plutôt incongrue.

Ils étaient restés ainsi à discuter pendant un bon quart d'heure, lui, parlant dans le vide, et elle, parlant à son postérieur, en train de le désinfecter et de le recoudre.

Ce n'est que lorsqu'elle eut fini qu'elle vint s'asseoir en face de lui et qu'il la vit vraiment... Sans comprendre il lui sourit bêtement et elle fit de même. Un simple « merci » fut tout ce qu'il put articuler, mais sans crier gare, alors qu'elle allait passer à son prochain patient, il se redressa en grimaçant pour lui demander son prénom et où elle habitait.

Une histoire de balle perdue... pas pour tout le monde.

Chapitre 4

DETOUR ET RETOUR

Le jour se levait sur la baie, et une lumière au départ blafarde, puis plus intense et douce, vint envahir le séjour de l'appartement. Cette douce lumière l'apaisa un peu.

Harry, ce bon vieux Harry, dans quel état pouvait-il bien être aujourd'hui ? Le connaissant, il devait intérioriser du mieux possible tout ça, et peut-être, faire le dos rond pour se protéger de ce déluge dévastateur, qu'il fallait subir mais à travers lequel on finirait bien par passer.

Harry... Ils s'étaient connus à l'université lors d'une année passée sur un campus anglais. Deux types qui n'avaient rien à voir sur le papier, l'un, issu d'un croisement improbable de la haute société anglaise avec un intellectuel français. En apparence, un gentleman à l'ancienne, toujours mesuré et impassible ; mais en grattant un peu ce vernis trop policé, on trouvait un sacré type, un gars sur qui on pouvait toujours compter. Intégrité vissée au corps dans la vie, les études, mais aussi le sport et l'amitié.

Certains soirs de guinguette, on riait encore d'avoir croisé « Harry-la-Barrique et Gilles-la-Marmitte », toujours là pour briller et écluser mais jamais seul, toujours avec ses vieux compères. Et, s'il pouvait parfois paraître solitaire et un brin taciturne, il avait surtout l'art de bien choisir ses amis.

Et l'autre, Gilles, le jeune premier aux envies d'aventure, venu du Sud et prêt à en découdre avec le monde pour assouvir sa soif de découverte. Toujours un poil exubérant et sarcastique à la fois. Un homme de cœur aurait dit Harry sans doute... C'était ce que Harry avait toujours apprécié chez lui, doublé d'un franc-parler et d'une amitié chaleureuse.

Ces deux-là s'étaient pour la première fois tombés dessus lors du premier entraînement de rugby des nouvelles recrues de l'université...

Ce jour-là... toujours l'air un peu goguenard afin, en fait, de cacher l'appréhension d'être confronté à une culture qu'il ne connaissait pas le moins du monde, Gilles faisait rouler ses muscles noueux en toisant les autres dans son coin. Lors du sacro-saint exercice de placage, il alla voir Harry en se présentant. Il avait repéré ce type là parmi les autres, et son air sûr et impassible en avait fait un adversaire à sa mesure, pensait-il.

Harry, pas surpris le moins du monde, accepta de le prendre comme partenaire, lui ou un autre après tout. Il avait pourtant, lui aussi, repéré ce gaillard à la voix rauque et à l'accent chantant à couper au couteau, qui sans, aucun doute devait venir du sud.

L'exercice commença ; Harry balle en main entama sa course vers Gilles, qui, sourire en coin, mais mâchoire serrée, s'apprêtait à infliger un sacré

tampon à son vis-à-vis. Ça sentait bon l'herbe grasse et la rosée d'automne qui lui rappelaient son terrain de jeu d'enfance coincé entre les collines.

C'est alors qu'à un mètre de lui seulement, il vit comme un éclair dans les yeux du gentleman qui, changeant d'appuis et de direction, le mit dans le vent en un dixième de seconde.

Gilles, scotché, ne voulait pas l'admettre, et pourtant, quelle classe !

Debout, poings sur les hanches, dodelinant de la tête incrédule, un rictus amer sur les lèvres, il ravala sa morgue et fit un signe de tête entendu à Harry tout en lui proposant d'un signe de la main de recommencer l'exercice.

Ce dernier, l'air plutôt ravi de son coup, accepta en lui frôlant l'épaule au passage avec sur ses lèvres l'once d'un sourire de satisfaction bien senti.

Il reprit donc sa course. A nouveau, une prise d'appuis de funambule, mais Gilles avait lui aussi du métier et avait parfaitement lu la trajectoire de son vis-à-vis qui, par léger péché d'orgueil, avait baissé un peu vite sa garde.

Le tampon fut gigantesque, un choc sourd. L'entraîneur, vieux lascar, interpellé par le choc se retourna et en perdit son sifflet.

Gilles avait littéralement retourné Harry. Il se releva le premier pourtant, sans l'avouer un peu sonné, et tendit sa main de bûcheron à Harry en signe de respect et de monnaie rendue. C'est Harry qui pourtant prit la parole dans un sourire avec un français parfait : « Voilà donc ce rugueux rugby du terroir, j'imagine ! Chapeau ! ». Gilles, bouche bée, n'en revenait pas. Et en plus ce gaillard était

français ! Les deux compères partirent d'un grand rire jovial, pas le moins du monde vexés par le coup de l'autre et, ma foi, plutôt satisfaits de s'être trouvés...

Bizarrement Gilles en souriait encore, il avait pourtant raconté cette histoire des dizaines de fois, à la manière d'un ancien combattant qui dépoussière le récit d'une rude bataille, ou encore, en bon gascon qu'il était, en exagérant la réalité à son avantage pour émoustiller ce bon vieil Harry.

Ce qui le frappait, c'était l'exactitude avec laquelle il revoyait cette scène, il se souvenait même du nom de l'entraîneur et aurait pu dire quel temps il faisait ce jour-là. A croire que, finalement, c'était bien parce que cette amitié avait été si improbable, entre deux êtres si différents, qu'elle les avait tous les deux marqués à vie. Et, de coups de gueules en désaccords ils avaient toujours fini par se rabibocher... Ils s'estimaient trop au fond d'eux-mêmes pour se brouiller.

Et puis, il y avait autre chose. Certains auraient pu croire à une farce, une coïncidence dérisoire et assez inattendue, mais pour Gilles, qui croyait au destin, c'était un peu un signe de plus qui, aussi improbable qu'impensable, les avait véritablement faits frères.

Au retour de son service en Asie, il avait repris contact avec Harry qu'il n'avait pas vu depuis deux ans. Une éternité à cet âge ! Mais rien ne semblait avoir bougé entre eux. Pendant que lui avait découvert la misère humaine, la haine, la destruction mais aussi l'espoir en Extrême-Orient, Harry avait choisi de son côté de découvrir le monde via les arcanes du pouvoir et les sphères bureaucratiques, en s'engageant pendant deux ans à travailler pour le

Foreign Office à Londres en tant qu'agent détaché aux affaires économiques. Puis, il s'était lancé dans la restructuration de petites entreprises.

Autant dire que ces deux là avaient alors une montagne de choses à partager, se raconter, débattre, avec fougue, acharnement, passion, pendant des heures... des nuits entières...

Rendez-vous fut pris pour un dîner de retrouvailles en bonne et due forme. Seulement voilà, la vie des deux compères avait depuis légèrement changé puisque chacun se targuait d'avoir trouvé la femme de sa vie, la perle rare, la meilleure femme du monde !

A l'heure convenue, Harry, ponctuel comme un coucou comme d'habitude, aperçut Gilles apparemment en charmante compagnie lui aussi. Gilles le vit enfin et, à dix mètres l'un de l'autre un coup de massue leur tomba sur la tête. Ils ne pouvaient plus lever les yeux de la petite amie de l'autre. Hypnotisés, incrédules, pendant un instant ils crurent à un canular, alors que les deux demoiselles n'en finissaient pas de s'esclaffer jusqu'aux larmes en regardant leurs chers et tendres complètement désarçonnés.

Des sœurs ! Ils avaient trouvé le moyen incroyable de s'éprendre à l'autre bout du monde de deux sœurs. Si proches et complices qu'on aurait pu dire des jumelles de loin alors que de près, le charme de chacune les rendait uniques !

Les deux amis de toujours prirent une fausse moue agacée et demandèrent des explications. Ils avaient bien été bernés, il fallait le reconnaître, et ils n'en revenaient toujours pas. Le sourire jusqu'aux oreilles, ils écoutèrent les deux sœurs, l'air malicieux et

amusé, leur expliquer qu'une fois qu'elles avaient compris qu'elles allaient au même rendez-vous, elles avaient voulu ne rien dire pour voir comment leurs petits fiancés réagiraient. Maggie, l'entremetteuse indiscutable, un brin provocatrice, et Camille, toujours à la conclusion pince sans rire et pleine de bienveillance.

Ce dîner scella en quelque sorte la suite des années à venir, les deux compères bluffés par le naturel et la simplicité de cette rencontre, et cette affection indéfectible dès le premier soir, qui animait déjà ce quasi ménage à quatre.

Pourtant... pourtant, tant d'années avaient passé et les aléas pas toujours si imprévisibles avaient fini par jeter un voile, une distance entre ces deux êtres. Ce jour ou sans doute l'incompréhension avait fini par les mettre l'un comme l'autre face à leurs limites et leurs convictions devenues étriquées.

Chapitre 5

LE BEURRE DANS LES EPINARDS

Harry avait été le premier à finalement décrocher son téléphone. Ça avait réchauffé inexorablement le cœur de l'un comme de l'autre de s'entendre au bout du fil et de se comprendre sans trop en dire.

Gilles était de passage à Paris pour quelques jours, Harry lui avait donc proposé de venir dîner un soir. Sans arrière pensée, une certaine appréhension le tourmentait pourtant, mais il avait comme le sentiment lointain mais réel que ces retrouvailles ne pourraient que l'aider et peut-être les aider à avancer.

Gilles n'était pas venu les mains vides. Et, en apercevant son vieil ami sortir des sacs pleins à craquer de son coffre, Harry avait vite compris. Gilles n'avait pas perdu ses bonnes habitudes ; quand on lui demandait de faire simple, son minimum syndical était d'amener la pitance, mais quelle pitance ! Pas moins d'une bonne dizaine de kilos de ripailles, de quoi assurer un siège et surtout un repas gargantuesque qu'il se chargeait, en général, lui-

même de concocter en utilisant tous les ustensiles à disposition.

Impossible de ne pas réagir, et c'est le sourire aux lèvres qu'Harry leva sa grande carcasse de son fauteuil pour l'accueillir. Après une demi-seconde de malaise où ils se regardèrent l'un l'autre, ils se tombèrent dans les bras avec une certaine retenue émue, celle de grands amis qui se comprennent sans détours ni tournures alambiquées.

Installés dans la cuisine, les deux compères retrouvaient des gestes familiers, et enthousiastes, rythmés par les grands airs d'opéra qui avaient toujours bercé leurs frasques culinaires. Harry avait naturellement laissé tomber son costume taciturne pour organiser la cuisine comme un champ de bataille, et une bouteille de son Pinot Noir néo-zélandais préféré se chargeait du reste.

Gilles annonça la couleur : gambas épicées flambées au cognac (ça, c'était le domaine d'Harry), puis le gros œuvre, un gigot préparé et découpé par Gilles, avec des haricots du potager de Harry et des pommes de terre rissolées façon sarladaise. Le dessert ?... A leur âge, ce n'était plus raisonnable... trop de sucre... trop lourd... Mais Harry n'aurait pas laissé passer ça et découvrit avec délice que son chef-cuistot lui avait ramené toutes les munitions nécessaires pour concocter sa pièce maîtresse, la charlotte chocolat-framboise.

En un tournemain, ces deux bonhommes d'un certain âge, usés par le chagrin et le temps qui passe, s'étaient métamorphosés. L'envie de partager à nouveau avait repris ses droits au cœur de cette rustique cuisine de campagne. Les odeurs se